

Aller simple pour Monrovia

Jef Baul

Sa tête emplie des gesticulations de la nuit, Marianne médite dans l'obscurité de la chambre. Elle interroge toutes les agitations nocturnes de Martin, ses marmonnements nébuleux, ses gémissements étouffés, ses cris inarticulés frappés d'une main sur le territoire de sa couche.

Depuis déjà plusieurs lunes, Marianne partage avec lui la légèreté d'un sommeil fréquemment harcelé par la brutalité des jours.

Après une nuit de goulag sibérien plus particulièrement tourmentée, Martin sursaute dans son lit, enfin libéré, libéré de sa nuit.

Il exhibe dignement son dos argenté de primate protecteur des Grands Lacs et enfourche derechef son jean.

Il a reçu la veille son premier revenu minimum, une riche incitation à la méditation...

Toute la journée, il interpelle Déméter, sa déesse nourricière, implore toutes les mères terrestres, mère Courage, mère Térésa, mère Sigmund et sa propre mère, Alberta.

Pourquoi doit-il se résigner au minimum lui qui a toujours aspiré au maximum, avec en poche un bac philo mention très bien, un diplôme d'études approfondies sur l'impact des flatulences de vache en haute montagne, une brillante thèse relative à l'écoulement – dans l'ancienne Afrique Équatoriale Française – des surplus de lait en poudre des pays industrialisés.

Après de nombreux curriculum vitae envoyés aux plus prestigieuses multinationales de sa banlieue, il obtient avec opiniâtreté un poste de contrôleur de production dans une modeste manufacture de soldats de plomb installée à seulement une heure et demie d'omnibus.

Pour ne pas être accusé de « musard », par les caisses enregistreuses des confréries de rillettes et rillons, par tous les artisans d'un avenir qui se lève tôt, Martin se résigne à entrer vaillamment dans le monde du « *tripalium* ». Un apport financier inespéré pour Marianne qui trime, à mi-temps – pour un piètre salaire – au secrétariat de la Caisse des dépôts et consignations.

Après cinq années et huit jours de loyaux services qui démontrèrent ses capacités à accroître la plus-value réalisée sur les petits soldats dans un marché porteur en pleine expansion et très ciblé, Martin reçoit sa lettre de licenciement un mois avant Noël – le jour même où Marianne coiffait Sainte-Catherine.

« Cher Monsieur,

Consécutivement à la décision de la Corée du Nord de changer toutes ses anciennes canalisations d'eaux usées en plomb, nous avons racheté auprès des plus hautes autorités concernées, un stock important de cette matière première si indispensable à la survie de notre entreprise.

Afin d'éviter un onéreux transport de ladite matière première en France, nous profitons de l'occasion pour délocaliser notre pôle de fabrication à Sinchon, une ville célèbre pour son histoire et qui peut, par son image, accroître notre notoriété internationale.

D'autre part, pour faciliter notre implantation, le gouvernement coréen met à notre disposition, un ancien camp militaire désaffecté de dix hectares, une main d'œuvre non syndiquée entièrement dévouée au soleil de la nation.

Face à une telle conjoncture, vous comprendrez aisément que nous sommes contraints de rompre votre actuel contrat à durée indéterminée. Toutefois, eu égard à votre ancienneté et à vos multiples compétences plusieurs fois prouvées, nous pouvons vous proposer un nouveau contrat pour une durée déterminée si vous consentez à nous rejoindre au pays du matin calme.

Dans l'affirmative, votre décision de vous soustraire au système fallacieux des indemnités maximales de départ, nous permettra d'alléger favorablement notre trésorerie actuellement défaillante et réaffirmera votre totale confiance en notre société.

Notre président-directeur général, monsieur Sostène, très accablé par cette nouvelle situation, tient, par son refus de partir sans son parachute doré... *prêchi-prêcha... bablilabla* ... à vous faire part de ses meilleurs vœux pour la nouvelle année. »

Ces souhaits contrariés figent le regard de Martin sur le sous-main antidérapant de son bureau, un regard de flétan noir brutalement prisonnier des mailles fines du filet.

Cinq années de labeur défilent dans sa tête d'ancien soldat *figurant* de la Grande Guerre !

Il se souvient de son apprentissage de la vexillologie, de l'uniformologie, des formes de poilus dépouillées, décomposées en plusieurs parties, étêtées, certaines moulées les bras en croix, d'autres désarmées, ébarbées, riflées dans les ateliers de la mémoire... et cette odeur... l'odeur de la peinture déposée par ces doigts de fée aux fins pinceaux en poil de martre.

En ce jour, il regarde ses mains : des mains désertées, les mains consternées du chômeur.

Il saisit dans l'écritoire deux stylos bille, les enfonce immanquablement dans ses narines, se carapate au-devant du miroir de la salle de bains pour défier ce grand morse licencié de son humanité. L'animal émet alors de magistraux sons de cloche pour le défier. Quand sa tête tangué d'une envie soudaine de lui infliger un coup fatal sur le lavabo terrestre, une voix chamannique s'élève d'une lointaine fracture de la banquise :

« Nous ne croyons pas. Nous avons peur. »

Martin redresse son torse d'*homo sapiens*. Au son des tambours, il réactive son hippocampe de chants de gorge, de tapotements de pieds. Un ultime rire incite ses deux fallacieux réservoirs d'encre à rejoindre leur écritoire.

Après son refus catégorique d'un voyage première classe pour Sinchon et d'un nouveau contrat de travail plus que *juteux*, Martin se retrouve pendant de longues journées, dans sa cuisine, envoûté par la gymnastique acoustique des mouches.

Une sortie d'hibernation nonchalante, des déplacements souvent gauches, la période est propice à de belles captures. Pour une meilleure contemplation, Martin confectionne des cages – rondelles de bouchon d'aiguilles piquées – qu'il pose minutieusement sur le rayon aux épices juste au-dessus de la cuisinière. Marianne appréhende pour ses petits plats, mais ne prend pas la mouche.

Avec dextérité, sa main étreint en pleine volée, use de délicatesse pour enfermer, selon le genre. La mouche copulatrice est séparée de la mouche « caqueuse », la mouche arrogante *volant le centre du monde* de la bienséante, la mouche nasillarde de la mélodieuse, la mouche rusée de l'idiote prête à recevoir tapette.

Fichées, baguées par sexe, il épie, dans leur cage, les multiples facettes hexagonales de leurs yeux rouges. Des mouches bien plus palpitantes que les culs de canard inertes de son enfance, ces mouches artificielles étalées fièrement par son oncle Friedrich les jours de pêche au lac de Silvaplana.

Beaucoup de temps est consacré à la pomponnette. Pour le plaisir, elles frétilent de leurs ailes passionnées, se tambourinent allègrement les fesses, chantent préludes au cunnilingus.

Représentantes éphémères de la vie, elles s'offrent parfois un trompe-l'œil dans un tableau de maître, deviennent fées de la Méditerranée à Port Lligat, illustres courtisanes de Samosate.

Martin n'a aucun talent caché de tortionnaire, de *dictateur artistique* massacreur de mouches, il n'hésite pas à libérer. Dès le moindre cheminement inattendu ou suspect dans les recoins de la cuisine, sa main furtivement capture de nouveau dans l'espoir de découvrir, un jour, la belle mutante évadée de son laboratoire, *la mouche venimeuse*.

Marianne pressentit assez vite la lassitude de son apprenti entomologiste. Elle survient le jour des Épiphanes quand, dans la galette, il sent sous la dent le « Cap Fayol », la couronne est pour lui.

Le lendemain, il se précipite au centre des perfusions pour réclamer la sienne avec un branchement immédiat du précieux liquide.

Ainsi, goutte après goutte, il découvre le sésame magique
RMI : Revenu – une déclaration peu sympathique,
Minimum – un récent concept philosophique, Insertion
– un mot perdu de vue depuis la fin de ses hautes études universitaires.

Cette nouvelle manne providentielle range désormais Martin au quartier périphérique des privilégiés. Sa conscience titille, culpabilise, conspire, imagine, parcourt la planète, enfouit la semence, accouche d'un nouveau-né, le concept planétaire du revenu mondial minimum d'insertion... le RMMI !

Tonifié par son nouveau dessein mondial, Martin décide d'apporter une tranche de galette à sa vieille mère qui lutte seule, dans un petit deux-pièces du onzième arrondissement, contre la voracité des services sociaux promoteurs de « *mouroirs-centers* » organisés. Chaque année il s'acquitte d'une promesse, celle de cueillir avec elle les fruits de son cerisier.

Quand il ouvre la porte, Alberta est assise comme à l'accoutumée dans son fauteuil troisième génération, son livre favori *Utopia* sens dessus dessous sur les genoux, ses lunettes « reniflées » au bout du nez, ses yeux *hagards hagards* agrippés au plafond, le petit panier, osier de son enfance, à ses pieds.

Quelques mots clés, disloqués, scellent la joie commune des retrouvailles. Il l'invite à cueillir les cerises de la cuisine, lui laisse récolter les branches les plus basses, celles des chaises boiteuses, de la table aux cales cartonées, de l'évier goutteux, de la cuisinière résignée. Lui ramasse les plus inaccessibles, sur les bibelots tremblés du réfrigérateur, sur la corniche poussiéreuse du vaisselier, sur la fantasmagorique marmite cuivrée suspendue aux plâtres.

Elle l'ordonne de secouer, là-haut, les pampilles du lustre pour précipiter l'envol des pies et des corbeaux friands des plus mûres, ce qu'il fait peu, il aime trop savourer le suc des fruits becquetés. Cette année, la récolte est abondante, en un tournemain et sans aucune branche cassée, un plein panier se pavane sur la table.

« M'an » – ainsi surnommée par ses enfants toujours pressés – déguste les queues goulûment, cerise après cerise, clame leurs vertus pour son pipi. Pendant ce cours de médecine douce, Martin inspecte, à la demande de sa sœur, le stock de couches-culottes et de papier toilette encore disponible dans la salle de bains.

Il raccompagne sa mère et le panier auprès du fauteuil, recompose le décor avec les lunettes, le livre, glisse deux grosses poignées de cerises dans les poches de son anorak, pose un baiser « *pétalé* » sur son front. Sa tête dévale sur les marches de l'escalier, l'animation de la rue ravive ses pensées.

Dans le premier métro bondé jusqu'au dernier souffle d'un jour de grève pour l'âge de la retraite, Martin redécouvre le sens du verbe insérer, du latin « *inserere* », introduire dans.

Emportée par la foule, son attention s'attache à une vieille femme happée par les corps en mouvement, il croit retrouver un court instant les yeux en péril d'Alberta.

La tête d'Alberta commença à s'effriter deux ans à peine après le jour légal de son repos. Martin découvrit, avec stupéfaction, son réveil amollissant dans le frigo et sa carte orange endormie dans l'une de ses pantoufles !

Elle décida alors de lire les caractères de droite à gauche, réclama régulièrement la présence de son « tonton », François par-ci, François par-là, elle n'avait plus que ce prénom à la bouche.

Avec sueur, son corps est introduit dans la rame.

Sur la desserte de la cuisine, deux belles mangues comparent leur taxe carbone. Martin devine la dernière visite rituelle d'Abdou.

Abdou habite à l'étage inférieur avec sa famille élastique recomposée de quatre femmes et huit enfants. Bagagiste pour les pirogues volantes de Roissy, il profite tout naturellement des nombreux échanges Nord-Sud de l'aéroport. En bon valet néocolonial, il prélève la matière première gratuite des valises dorées en transit pour l'échanger avec les services libertins hors de prix de Marianne. Il creuse, à sa manière, encore plus le déficit de la balance affective du couple.

Marianne, doctoresse de la faim, avec l'innocence de l'ingénue, s'affaire guillerette à la découpe d'une belle morue salée.

La sonnerie du téléphone réfrène toute velléité d'explication sur la présence des mangues. La sœur de Martin, Noëlle – « Tati » pour les inconditionnels du potin – vient glaner les nouvelles et s'enquérir du nombre de rouleaux de papier toilette de M'an.

« Six ! » – soit un poignet droit selon le procédé numérique corporel usité par certains insulaires du détroit de Torres. Un hurlement phonique accrédite l'abus de confiance, le vol caractérisé du stock de M'an !

Géraldine a encore sévi pour de bien modiques économies domestiques. Sous le prétexte d'un achat impérieux de cigarettes, son mari oublie de raconter sa sempiternelle historiette vespérale pour anesthésier les petits. Il l'abandonne pour rejoindre les pinces royales d'une jeunette du Kamtchatka. Géraldine devient monoparentale du soir au lendemain et une mission hyperactive du Pôle emploi l'oriente vers une formation *éclair* à l'art de changer des couches dans un temps chronométré. À raison de dix personnes âgées par jour, matin et soir, elle conditionne par année sept mille trois cents paires de fesses fripées et odorantes.

Tati Noëlle s'écrie que cela ne peut plus durer, dès demain elle ira se plaindre à sa hiérarchie.

Martin, abattu par cette journée émotionnelle riche en valeur ajoutée, relaque les ailes battantes des mouches dans leurs cages. Il dépose ses deux poignées de cerises écrasées sur la table. D'humeur morose, son catamaran optique échoue dans une assiette de soupe fumante au potimarron.

Marianne devine rapidement son impuissance à satisfaire, seul, sa bouche. Féline, elle se glisse sous la table, d'une main agile libère son vit cafardeux, entreprend son ascension câline et tend l'oreille. Au premier bruit de cuillère, elle redouble d'ardeur jusqu'à *rompre l'os et sucer la substantifique moelle*.

À la dernière larme de semence, Marianne regagne sa chaise.

Dans un simulacre de baiser, la langue de Martin se trémousse dans une danse frénétique, le son strident d'un youyou arabe annonce à tout l'immeuble sa perte en *bourse*.

Marianne augure d'une nuit calme, bercée par l'écho-encéphalogramme raplapla de son amant. Demain, elle lui concoctera un clafoutis aux cerises.

Martin perçoit sa vie sous un jour nouveau. Il vient de dénicher un travail engageant, à plein temps, qui le met dans un état de « *flow* ». Le flot de cette rivière noétique l'emporte sans effort vers son objectif planétaire...

Un travail avec moult heures sidérales supplémentaires,
travailler plus pour gagner plus d'étoiles au paradigme de
l' utopie !

Un travail à visage humain ; finis, les troubles musculo-squelettiques des soldats de plomb, finie, la dépression du combat journalier, fini, le suicide des plus fragiles dans les tranchées des restructurations, finies, les marches forcées en flux tendu aux champs des batailles économiques, les impérieuses séances de tir au paintball, les ordres et les contrordres du *mobbing* surnois de capitaine Sostène, fini, le harcèlement sexuel des plus belles figurines du bataillon sacrifiées aux rouages, aux engrenages de ces nouveaux *temps modernes*.

Martin pressent une carrière longue, sans départ anticipé, digne de celle du meilleur énarque. Consacrer intégralement sa vie à la renaissance de la planète lui provoque une auto-empathie intense.

Avec sa nouvelle activité, il est obligé maintenant de mieux planifier sa journée. Une nécessité impérative de minimiser les charges de son contrat solidarité-ménage avec Marianne s'impose pour mieux servir la cause...

Depuis une année, Marianne visite régulièrement Simone, leur voisine du dernier étage.

Quelques années après la mort de son mari, Simone s'est promptement pacsée avec une de ses anciennes copines de lycée, une *chienne de garde* convaincue, qui subvient à ses appétences et lui enseigne assidûment l'histoire de la condition féminine. Elle lui fait découvrir la culture préhistorique des déesses pacifiques kourganes, lui dévoile Kahena, reine guerrière en lutte contre les Omeyyades, lui rappelle l'impudence d'Olympe de Gouges sur les marches de l'échafaud.

Après chaque visite chez Simone, Marianne rajoute des clauses au contrat qui comprend à l'origine, un nettoyage à sec de la moquette du salon une fois par semaine, la gestion du stock de graines pour le perroquet, la descente journalière

de la poubelle, la corvée de toilettes et l'achat des timbres postaux.

Petit à petit Martin endosse la responsabilité pour le passage de la serpillière sur les sols, la vaisselle quotidienne, les repas du week-end, les vitres une fois par mois et le changement des piles du réveil.

Chaque fois, il lui faut négocier âprement les revendications de Marianne. Son dernier contrat se solde par un *statu quo*, une reconduction tacite avec une possibilité de créer un syndicat unitaire.

La création du RMMI nécessite inévitablement une concertation des instances mondiales les plus concernées pour sa création, son financement, sa gestion. Les complications commencent à poindre.

Comment déclencher une montée d'adrénaline collective sans pour autant ameuter les récepteurs bêta ? Comment stimuler les points *G* successifs des grandes autorités dirigeantes pour qu'elles cessent de *jongler*, du bout des doigts, du bout des pieds, avec la mappemonde ?

Il y a urgence avant que le ballon éclate !

Martin doit prioritairement apprendre le langage international des sigles. Après l'initiation dirigée par capitaine Sostène aux sigles des différents régiments de la grande guerre, ses premières recherches bibliographiques font ressurgir quelques sigles mémorables de l'économie mondiale, les nouveaux moteurs de recherche du « www » sont déjà encombrés par l'OMC, le FMI, les BAD, BIRD, BERD... autant de sigles barbares, privés d'âme qui œuvrent déjà pour une solution globale.

Martin se sent attaché au pilori de cette Terre enduite de miel, il est temps de chahuter l'ordre économique planétaire !

Ses travaux, sur les flatulences des vaches, l'ont conduit à étudier scrupuleusement la variation thermique de *la glande pinéale* des cervelles de bovidé. C'est donc bien par la tête qu'il lui faut commencer ses investigations, très rapidement son *bureau téléphonique* central lui souffle une *idée d'Apache*, la création d'une gouvernance mondiale, la GM.

Martin ira voir Edouar dès demain pour écouter ses conseils.

Edouar habite sous les toits de Paris, dans une minuscule chambre de bonne, à deux pas de la gare du Nord. Il jouit de ce pied-à-terre pendant les congés universitaires. Le reste de l'année, il joue avec *les enfants de Don Quichotte* sur les quais de la Seine. Cette condition précaire d'habitation est pimentée par le racolage passif d'une vieille radeuse qui brade son corps tous les soirs dans l'escalier de service.

Héra partage avec Edouar, l'unique point d'eau sur le palier, le même parfum de civette du W.- C. à la turque, la même compassion pour toutes les femmes humiliées par les guerres.

Avalée dès l'enfance par les désirs libidineux de son père, Héra offre rapidement les bras blancs de son adolescence aux seringues du zoo humain. À seize ans, elle refuse les balafres infligées par son souteneur Mario, patron d'un bordel clandestin de Munich. Elle prend la fuite pour Paris où elle arpente, libre, indépendante, les trottoirs de Pigalle. Avec ses frangines révolutionnaires, elle inscrit son chemin de croix sur les ardoises de la chapelle Saint-Bernard. Avec la fierté de ses nouveaux droits de travailleuse sociale, elle bichonne le client dans un petit meublé, rue de la Gaîté.

La découverte de sa séropositivité, une veille de Noël, précipite sa vie dans la dèche pour plusieurs piges. Dans l'impasse de ce déroulement de carrière privée de bonnes mines, elle se résigne, comme une vieille prostituée de la Grèce antique, à rejoindre le marché du sexe des aînés, rue des deux gares. Tous les soirs, dans l'entrée de l'escalier de service, elle rêve encore et toujours d'une passe imaginaire... avec Edouar.

Martin entend derrière la porte une voix qui déclame, la voix d'Edouar. Il frappe timidement, sans résultat, puis, à grands coups de pied pour signaler sa présence.

– Si !

Il pousse la porte contre le lit, se glisse sur le côté pour pouvoir la refermer. Edouar, allongé, le dictaphone à la main, persévère dans sa lecture de son vénéré Cervantès.

– « ... Je voudrais voir si la beauté possède le pouvoir qu'il faut pour... »

Visiblement Martin n'est pas le bienvenu, de faibles éternuements répétés consentent à lui céder une place sur le lit. Négligeant les courbettes d'usage, Edouar, *chevalier de la Triste Figure*, lui demande d'un ton flegmatique, l'objet de sa visite.

Martin balbutie, ânonne, il s'adresse à l'élite de la nation, il craint le ridicule, lui simple paysan *porteur de l'écu de la misère...*

Après un regard furtif accroché au velux, son seul puits de lumière, il bafouille son dessein de R... M... M... I...

Edouar se cambre sur son lit. Avec des yeux d'illuminé, il contemple Martin pendant une interminable minute, cet importun vient lui remémorer les géants, les gros bras géants de la finance !

Pareil à un cavalier errant livrant bataille aux archers de l'Inquisition, il s'écrie :

– « Avec leurs dépouilles nous commencerons à nous enrichir ; car c'est de bonne guerre, et c'est grandement servir Dieu que de faire disparaître si mauvaise engeance de la face de la Terre. »

Mais encore, après un violent coup d'éperon au flan du lit :

– Ne fuyez pas ! Ne fuyez pas, canailles, dans vos paradis fiscaux ensorcelés, il est temps, vils condors, de porter l'estocade à vos bulles spéculatives, à vos lâches délits d'initiés, à...

Quand son courroux s'apaise, Edouar admet que cette représentation de l'esprit est honorable, qu'elle nécessite la plus pure intelligence. Martin jubile, Edouar ce grand patriote de la Terre butine sur ses nobles pensées. Mais, n'en déplaise à son emploi du temps, il lui faut bien maintenant examiner la complexité de la proposition.

D'un ton professoral, Edouar lui explique sa méfiance envers les idées simplistes, réductrices, aveuglantes qui ont si souvent mutilé la chair humaine. Il appréhende toutes les réactions en chaîne, qu'elles soient domino, papillon, boule de neige ou infailliblement nucléaire.

Edouar aime dénouer les fils complexes de la complexité ; il les démêle, les lie, les étire, les caresse, les mêle à nouveau, avec la patience de l'amant peignant la chevelure de sa fiancée. Martin profite de l'aubaine pour lui présenter sa dulcinée, la future Gouvernance Mondiale.

Edouar hoche la tête :

– Une gouvernante pour la société des nations ?

Paupières closes, il entend la voix du pèlerin de la paix, celle d'Aristide :

– « ... dans tous les actes de l'homme, voire les plus importants et les plus sages, il y a toujours quelque grain de folie ou de témérité... »

Puis s'exclame :

– Une GM sans droit de veto, où chaque état se devrait fidélité, assistance, pour le meilleur et pour le pire ?

Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie ! Ne suis-je né que pour entendre pareille infamie ? Bravo petit ! Tu les entends, tu les entends dans leurs campagnes, mugir ces féroces États, tu les entends !

Edouar est dans tous ses états. Face à ses invectives, Martin choisit *l'éloge de la fuite* et embrasse avec effusion la porte.

Alors que ses pieds entament les premières marches d'escalier, l'homme de la Mancha entonne à gorge déployée :

– « Rêver un impossible rêve...

[...] Tenter, sans force et sans armure...

D'atteindre l'inaccessible étoile... »

Dans le hall de sortie, Martin glisse sur une capote troisième âge, il se met à déambuler sur le trottoir.

Pour rejoindre la prochaine station de métro, il biaise le trafic automobile, marche d'un pas alerte – les neurones encore chargés d'Edouar – quand une voix l'interpelle. Une contractuelle, sous son uniforme flambant neuf, lui signifie, son matricule, son infraction à moins de cinquante mètres d'un passage réservé aux piétons, son irresponsabilité, le péril pour sa vie, pour celles de ses compatriotes, en clair, les passages piétons n'existent pas uniquement pour les chiens d'aveugle, mais aussi pour les aveugles, pour cette fois, elle ne verbalise pas mais... Plus elle articule, plus Martin trouve ses lèvres attirantes, ses formes attrayantes sous son habit de corps. Ses yeux pétillants laissent pressentir au moins un bac plus douze – plus bouche selon le comptage numérique des Papous de Nouvelle-Guinée. Il lui promet, de la serrer fort dans ses bras si elle lui chuchote « *Déshabillez-moi* » à l'oreille, mais encore de lui fouiller, comme un vrai titi parisien, son « petit arpent du bon Dieu » – une muflerie de trop, elle se doit de verbaliser !

À la vue de son carnet à souches, Martin se métamorphose en kangourou pour un sprint mémorable jusqu'à la place Clichy.

Pour cette tentative de séduction d'une hirondelle hérissée dans l'exercice de sa fonction, pour ces prémices d'infidélité pacquée, Martin se met en devoir d'offrir une fleur à Marianne. À la première boutique florale, il choisit une flamboyante tulipe perroquet Rococo encore tout engourdie par sa chambre froide. Il insiste pour que l'on enrobe sa belle d'un film d'argent afin de la préserver d'une hypothétique bouffée de chaleur pendant son voyage dans les entrailles parisiennes. À la croisée des couloirs de l'air du temps, un baladin gratte, gratte sa guitare :

– « ... Avant que la machine déraille aïe aïe aïe aïe... »¹

Il chante la crise, quelle crise ? Celle des petites gens qui défilent, d'un pas pressé, devant lui.

Dans la rame, Martin choisit un siège de somnolence, dans son écrin d'argent, une tulipe hollandaise, lui conte sa crise.

1. *Aujourd'hui la crise*, chanson de Jacques Higelin.

Il était une fois, un riche commerçant, Cornélis, qui habitait une charmante maison d'Haarlem dans les Provinces-Unies. Cornélis aimait, l'éphémère beauté des tulipes d'Anatolie, le goût fruité de la liqueur de fleur de figue, la poésie pastorale du Chevalier Pieter².

De retour d'un voyage d'affaires à Constantinople, il ramène dans sa mallette deux bulbes de la tulipe la plus prestigieuse du jardin d'Éden. Il plante un bulbe dans son jardin d'agrément et range précieusement, le second, bien au sec, dans un tiroir de son cabinet. Au printemps venu, tous ses amis, l'honorant d'une visite, s'émerveillent de la robe renversée de sa tulipe. Bien vite, elle fait l'objet de toutes les convoitises.

Quand Cornélis leur révèle qu'il possède un second bulbe, ils sont prêts à vider leur escarcelle pour l'acquérir dans l'espoir de vendre ses caïeux au meilleur prix et ainsi bâtir fortune. Frédéric lui apportera quatre tonneaux de bière d'épeautre, Henri deux barriques de madère du Périgord, Benedictus lui cèdera le gobelet d'argent offert par sa chère mère sur son lit de mort. Affinius, pour lui, se dépouillera de ses hauts-de-chausses, de son pourpoint, de sa fraise et de son chapeau plat à plumes d'autruche. Caspar, au grand dam de sa femme, lui proposera son nouveau lit d'ange. Adriaen s'engagera pour six bons moutons, Andries pour huit porcs bien lourds, Johan pour quatre vaches multicolores, Paulus pour deux muids de blé fraîchement récolté, son voisin Jacob lui donnera le pâtis attendant à sa maison.

Une telle cupidité collective trouble la probité de Cornelis. Il décide de fermer sa porte à ses amis et consacre le mois de Phoebe à la méditation. Dès le début de l'automne, il les réunit sous son figuier pour leur donner leçon et boire avec eux le suc des fruits mûrs tombés au vent du Nord.

Il accepte leurs offres à la condition de les garder secrètes. Dans l'impossibilité, de diviser son bulbe en dix parties égales, de privilégier l'un plutôt que l'autre, il leur propose de planter son deuxième bulbe dans son jardin. Ainsi l'année suivante il prélèvera dix jeunes caïeux que chacun cultivera à sa guise.

2. Pieter Corneliszoon Hooft, 1581-1647, historien et poète néerlandais.

Obnubilés par l'appât du gain, dès le lendemain, ses amis honorent leur parole. Cornélis prend possession de son nouveau champ, il y installe cochons, moutons et vaches. Il entrepose le lit dans sa nouvelle chambre d'amis, le costume est rangé avec soin dans son armoire, le vin et la bière dans la cave, le blé au grenier. Il garde le gobelet sur la commode de sa chambre. Pour solenniser cet accord il sirote le vin.

Il ne se passe pas un jour de printemps sans que ses amis viennent voir la santé des nouvelles tulipes, dès lors ils attirent la curiosité du voisinage.

Très rapidement la population d'Haarlem prend connaissance du nombre de florins dépensés pour l'achat d'un seul caïeu, les convoitises redoublent.

Un matin, son voisin constate avec effroi la disparition d'un bulbe dans le jardin. Une catastrophe car quiconque maintenant peut aussi cultiver cette fleur sublime. Ce qui arrive rapidement. L'année suivante, une prolifération de tulipes dans les jardins privés de la ville emporte le prix du bulbe aux Enfers. Les amis de Cornélis, floués par cette mésaventure, viennent régulièrement frapper à sa porte pour réclamer compensation financière, aucun d'eux ne montre quelque attention à la santé des tulipes. Lassé de leurs plaintes, il décide de les réunir près de la fontaine de son jardin, pour les chapitrer mais aussi pour découvrir le coupable du vol. Si le voleur se dénonce, Cornélis consent à lui rendre son bien.

– Je suis le maraud qui vous a trahis ! s'écrie Caspar dans l'espoir de ramener au plus vite son lit à sa bien-aimée, lassée de dormir sur une paille à même le sol.

– Balivernes ! Je suis le faquin qui déterre la nuit ! réplique Affinius, qui, sans sa tenue, ne courtise plus aucune damoiselle.

– Mensonges ! Je suis le gremlin qui vous a larronnés ! s'exclame Johan. Depuis le départ de ses quatre vaches, son troupeau dépérit, à son grand désespoir, il ne rumine plus.

– Entends-moi ! Je lève vers toi mes mains jointes..., supplie Paulus en prière. Il n'a plus aucune semence de blé depuis que sa déesse Déméter parcourt le monde à la recherche de sa fille.

– Je ne dors plus ! C’est ma faute ! C’est ma très grande faute !
implore Benedictus. Depuis le don de son gobelet d’argent,
sa mère hante, crucifix en main, toutes ses nuits.

– J’ai perdu la tête ! s’écrie Adriaen dont tous les moutons de
tête de la bergerie ont été occis par l’aigle.

– Je renie, à vos pieds, la fange de mes plus bas instincts...,
geint Andries qui vient de manger son dernier jambon.

– Nous sommes les innocents disciples de Dionysos ! braillent
Frédéric, Henri, ivres de bière et de vin.

– Je ne suis pas au-dessus de tout soupçon ! opine Jacob
incommodé par les déjections du nouveau bestiaire installé
sur son ancien champ.

Dans l’impossibilité de découvrir quelque coupable, Cornélis
congédie ces beaux parleurs prestement.

Dix jours plus tard, tous ses amis viennent louer sa bien-
veillance, implorer son pardon pour leur ingratitude et lui
annoncer leur renoncement à toute compensation.

Réjoui de tant d’abnégation, Cornélis offre, à chacun, un
bulbe de tulipe renversée accouplé d’un petit poème de sa
composition, un éloge à la figue :

« Verte déjà
Je pressais
Ton lait

Brune d’émoi
Je caressais
Ta peau

Violette fendue
Je suçotais petite
Ta lèvre. »

Depuis ce jour-là, Cornélis invite ses amis chaque automne
pour festoyer. Il leur offre, jambons, moutons rôtis, galettes
de blé, et maints pichets de bière, de vin.

Sous son figuier, il se complaît à les réunir pour savourer la
violette fendue et les enivrer de poésie persane.

Martin pousse la porte d'entrée de son *habitation à bon marché*, inhale les vapeurs culinaires de la cage d'escalier, jette un œil furtif à la boîte aux lettres qui vomit ses habituels prospectus publicitaires. Dans la pénombre, au fond du couloir, une silhouette vocifère tous les noms de Dieu devant l'ascenseur-paradis toujours en panne ; il refuse obstinément toute résurrection, toute ascension, toute descente aux Enfers vers la cave maudite squattée par ses habituels mécréants.

À l'intonation de la voix, Martin reconnaît Mouloud, un fils de berger, un fils du pauvre, un des derniers descendants des Kabyles du Pacifique.

Avec des yeux égarés, il lui confie ses soucis depuis que ses deux grands rejets dorment à Fresnes. Dès leur arrestation pour trafic de cocaïne, sa femme Louissette a perdu la raison. Elle incrimine constamment le venin des brigades internationales maffieuses – met systématiquement aux ordures lessive, sel, farine, sucre – insulte la moindre traînée de poudre blanche. Mouloud est maintenant condamné, à boire son thé à la menthe avec du sucre brun, à dégraisser ses bleus de travail avec des noix de lavage indiennes, à faire son pain avec de la farine de maïs. Ces achats inaccoutumés de produits biologiques créent des frais supplémentaires à ceux, déjà exorbitants, ponctionnés par la *CowBoy Union* à chaque envoi d'euros au bled. Martin lui parle à l'oreille des vertus d'un régime, sans sucre pour son diabète, sans sel susceptible de lui donner la nostalgie de la mer et de l'inciter à rentrer plus souvent au pays.

Mais Mouloud n'entend rien, il prend le bras de Martin, le supplie :

– Tu vas m'aider le King, hein, tu vas m'aider ?

Martin ne sait réellement pas pourquoi il l'affuble d'un tel surnom mais il flaire une piste depuis que Mouloud fréquente la bibliothèque municipale. Dans un entretien avec son assistante sociale, il lui confie son rêve d'enfance – *prendre un stylo, un cahier* – de devenir un jour instituteur. Elle l'oriente *illico* vers un réseau d'alphabétisation sans frontières qui lui donne, sans tampon ni visa, un passeport pour le futur et une meilleure assurance pour déchiffrer sa feuille d'impôts. Mouloud décrypte rapidement les lignes des torches-culs économiques, ces carrés de papier journal suspen-

dus, par Louissette, au crochet des cabinets.

La sérénité de la bibliothèque lui livre, jour après jour, tous les écrits historiques de la lutte contre la ségrégation raciale. Cette hyène qui, depuis son émigration, ne cesse de flairer sa peau.

Mouloud insiste pour que Martin devienne son écrivain public, il a déjà préparé un brouillon pour sa lettre à la République :

« Mon cher... enfin, mon grand Président... non... mon... Président de tous les Français... c'est mieux... si j'ai pas pu m'occuper bien d'éduquer Rachid ouah Omar... c'est que j'ai étalé beaucoup trop de goudron sur les routes de France et de Namare... »

– *Tomorrow* ! Demain ! s'exclame Martin.

Sa chanson prend la poudre d'escampette dans les étages :

– « *Anybody here seen my old friend Martin ?
Can you tell me where he's gone ?* »³

Quelqu'un ici a-t-il vu mon vieil ami Martin ?
Pouvez-vous me dire où il est allé ?

3. Chanson *Abraham, Martin and John*, écrite par Dick Holler en mémoire de Abraham Lincoln, Martin Luther King, John F. Kennedy.

Au premier tour de clef, Martin reconnaît, derrière la porte, le ralliement de Luther :

– *Dream !... Dream !*

Comme à l'accoutumée il se pose sur son épaule pour lui souhaiter la bienvenue. Avec tendresse, son bec, au creux de son oreille, lui chuchote son nouveau rêve clandestin.

Luther est aussi un cadeau d'Abdou ! Un humanitaire en transit dans les latrines de Roissy lui a supplié d'adopter Luther, un ravissant perroquet poicephalus encore tout anesthésié par un pénible voyage de soute.

Sur le tableau noir de la cuisine Marianne a écrit :

« Au ciné avec Simone, bisous, ton amazone. »

Martin transperce d'un coup d'aiguille la tige de sa tulipe et l'immerge dans la solitude d'un soliflore. Il dépose Luther sur sa *feuille d'arbre*⁴ – son perchoir nocturne.

Pour l'endormir, il lui raconte l'histoire abracadabrante du cirque Lilliput Alexandar...

– Approchez ! Approchez ! Mesdames et Messieurs !

(Coups de sifflet.)

– De retour d'une tournée mondiale de Fukuoka à Philadelphie en passant par Ulaanbaatar, Bichkek, Port-Joly, Meissen, Tanta, Sonora et New York, le féérique cirque Alexandar est de retour parmi vous sur le macadam Parisien !

Il vous présente aujourd'hui ses derniers numéros de renommée internationale !

(Coups de sifflet.)

– Venue directement de Mongolie pour vous émerveiller, une divine poupée de chiffon, la grande, l'inoubliable contorsionniste, Tsam Bobine, entièrement enduite d'huile de serpent !

(Coups de cymbales.)

4. *Feuille d'arbre*, sculpture d'Alexander Calder, 1974.

– Deux lutteurs aux prises et caresses les plus légendaires du Soleil Levant, Takemgouachi et Takembouchon, frapperont la piste avec leurs pieds pour chasser les mauvais esprits !
L'angélique, la gracieuse voltigeuse, Ainura Fildeferovna effectuera un magistral saut de corde sur son Kirghiz blanc, Klikebois !

(Grelot, grelot, grelot Pégase.)

– Tout emmailloté dans les neiges québécoises, le plus obstiné, le plus aiguisé des avaleurs de sabres, Steve Puracier !

(Coup de gong.)

– De retour d'Amérique du Sud avec son éléphante Baba, le maharadja Hans Souflesciur vous séduira par son numéro de pelotage rocambolesque !

(Samba, apito et applaudissements.)

(Entracte, cacahuètes, service crottin.)

(Coups de sifflet.)

– Attention ! Attention ! Mesdames et Messieurs !
Le spectacle continue avec une fantasmagorique gitane de l'Égypte éternelle, la meilleure danseuse du ventre au monde parée de ses plus précieux brillants Woolworth, Naima Akiftrico !

(Coup de vertige.)

Luther ferme une paupière...

– Vous connaîtrez vos plus grandes frayeurs avec notre lanceur de sabres aux yeux bandés, l'homme sans bras, Alonzo Carcass et son assistante madrilène favorite, Estrellita !

(Roulements de tambour.)

– Avec leurs hautes oscillations, leurs triples saltos vertigineux, vous frissonnerez avec la troupe d'Alfredo Pinzadelaropa, le tarzan Mexicain des chapiteaux !

(Coup de cloche.)

– Toute votre attention, Mesdames et Messieurs ! Pour la première fois, devant vous, le courageux dompteur de Fishkill, Isaac⁵ Van Laine, va introduire son bras imprégné de sang dans la gueule du lion Brutus !

(Silence...)

– Br... Br... Gr... Gr... Oh ! ... Ah !

(Applaudissements.)

Luther ferme sa deuxième paupière...

5. Isaac van Amburgh, 1808-1865, premier dompteur américain.

Martin vérifie son stock de noix décortiquées du Brésil, de vitamine D3 et se précipite au quatrième étage, chez Sonia.

Elle vient juste de rentrer d'une cure à la Verrière, ce célèbre reposoir pour enseignants à bout de souffle – en souffrance de vocation. Un excès de bile noire lui a affecté quelques synapses après une année de la jupe trop longue à porter, deux pneus sournoisement crevés, un doigt d'honneur mal placé, un couteau à cran d'arrêt tombé d'un cartable et d'aimables insultes encaissées lors d'un conseil de parents d'élèves.

Quand Martin sonne à sa porte, le judas lui suggère de dénouer légèrement la ceinture de son peignoir *Mondriaan*. Martin est pris au dépourvu par un baiser tout mouillé au sortir de la douche.

Telle une prophétesse, elle lui avait déjà narré à plusieurs reprises les paroles mémorables du banquet éthylique de Platon, mais ce jour-là elle décide de l'initier au grand *Daimon* de la chair. La découverte de son mont de Vénus hérissone la plume voluptueuse de Martin. Trait par trait, sa main de calligraphe redessine patiemment les profondeurs de son intimité. Son corps, dans le vertige d'un grand *saut mortel*⁶, plonge.

Après ces ébats sulfureux dignes d'une philosophie *dans le boudoir* pour jeunes nubiles, elle l'invite au salon pour la conversation. Devant sa tasse d'infusion au Muira Puama, elle s'émerveille de la vertu des plantes, disserte sur cette nature qui, au-delà de nos constructions morales, *nous dicte des vices et des vertus...*

Très jeune, dès sa première lecture des poèmes à Elsa, Sonia s'adonne au plaisir solitaire. Elle perd rapidement sa virginité...

– Martin trépigne d'impatience, il veut lui faire part de *la voie* d'Edouar, quémander son avis à propos de la GM ! – ... avec Georges, un séduisant camarade de cellule qui l'invite dans sa chambrette après un collage d'affiches nocturne.

6. *Le saut de la mort*, gravure d'Alfred Kubin.

Elle déchire à plusieurs reprises sa carte d'adhésion au parti selon les contradictions exprimées en congrès et les infidélités de Georges.

Après la destruction expéditive du centre universitaire de Vincennes, où elle écoute les plus brillantes sommités de soixante-huit, elle troque une deuxième année de Sciences-po contre une première année en lettres. Pour ne pas rater complètement l'ascenseur social et désespérer son papa garagiste, elle termine sa licence, embrasse courageusement une carrière de professeur dans une banlieue sensible à la langue de Jean-Baptiste Poquelin.

Martin, à chaque rencontre, étanche sa soif d'apprendre au puits de son érudition. Elle devient, avec le temps, sa « *mentore* » du quatrième !

Quand elle ouvre son immémoriale boîte métallique à biscuits *Piou-Piou* pour une dégustation de ses nouveaux macarons au caramel beurre salé cassis – préparés sans thermo-sonde sans colorants E1418 E3945 – il lui présente en douceur sa nouvelle proposition, assurément la plus cosmopolite.

Martin comprend très vite que Sonia est peu disposée à bousculer le système westphalien de l'État-nation, à oublier Rouget de Lisle, ces féroces soldats et tout ce sang *impur* qui abreuve encore nos sillons. Même si elle soupçonne la coquille vide, l'État n'est-il pas, à ses yeux, le dernier rempart avant le chaos ? Martin imagine aussitôt Sacco et Vanzetti se retourner brusquement dans leur tombe et la GM obligée de composer avec tous ces États fantoches.

Sonia, elle, rêve toujours de la seule forme de paix possible, *la paix perpétuelle*, la paix métaphorique des arbres avides d'air, de lumière.

Ses dernières vacances en forêt au pays de Castor et Pollux lui ont fait respirer les vertus de la démocratie participative avec ses initiatives citoyennes, ses cartons de pétitions, ses *moutons de garde*⁷. Si, pour cette petite prairie, le pacte lui est apparu « *aguicheur* », à l'échelle de la planète bleue, une fédération démos l'entraînerait inévitablement vers une trop grande *Utopia*.

Dans l'attente d'un nouveau plan Marshall international Sonia débouche une bouteille d'Œil de Perdrix !

7. Association pour une Suisse sans xénophobie, 2007-2010.

Sa mère, d'origine germanique, l'a instruite des dérives possibles d'un parti unique. Elle se méfie du village planétaire, de sa cyberdémocratie, de ses tunnels sécurisés, de ses logiciels espions.

Pour la persuader des bienfaits des avancées technologiques, Martin lui confie son projet d'une carte Internet de vote, une CIV utilisable avec tout ordinateur muni, d'une reconnaissance biométrique d'empreintes digitales, d'une webcam adaptée à la capture d'iris.

Peu convaincue, elle hoche de la tête, remplit les verres de rosé ; elle ne veut pas – comme Homer⁸ – voir son vote transformé par la machine. Sous les effets de plus en plus contradictoires de l'alcool, Martin confesse sa répulsion envers la verticalité, le moment est venu de faire sortir le lapin du cha... peau, de présenter la structure ho... horizontale, con... con... fédérale, de son gouvernement démocra... tique mondial. Reprenant ses esprits, il lui décrit la tête : dix membres élus, deux par continent, cinq femmes, cinq hommes pour respecter la parité chère à Simone. Le corps arti... arti... culé de cinq bras continentaux musclés de leurs régions res... res... respectives qui garderaient leurs États en l'état pour ne pas froisser Sonia... l'Arctique et Jérusalem seraient officiellement déclarées propriétés du patrimoine mondial de l'humanité et gérés par la GM.

Avec son millefeuille de sages et de sagesse, Martin spéculé sur une circulation électronique rapide des informations, des décisions, du pays *d'en haut* aux pays *d'en bas* et fondamentalement des peuples d'en bas vers les élus d'en haut.

Sonia, enthousiaste, déclare qu'il serait opportun de tester ce modèle avec l'éducation nationale, elle attrape un fou rire, imagine la tête de son inspecteur d'académie.

C'est une joyeuse bouteille vide qui invite Martin à prendre congé.

8. Homer, personnage de la série animée télévisée *Les Simpson*.

Dans la cage d'escalier Martin croise, sur le garde-corps, Lucrèce, le gros matou castré de Tati. Lucrèce luge assidûment son fessier crapoteux d'étage en étage, interpelle le passant de son dos rond, de son souffle pestilentiel.

Pour faire chuter les actions des marchands de pâtées, Tati, dès l'apparition de la vache folle, boycotte le rayon félin de son supermarché. Elle décide de nourrir son cher compagnon de solitude avec les déchets de la table. La cuisine très pimentée préparée pour son époux libanais perturbe bougrement le transit intestinal de Lucrèce, plus personne n'ose poser les mains sur les rampes de l'escalier.

Ce soir-là Lucrèce lui apparaît moins bougon, décidé à tailler une bavette, à accepter la caresse. En réalité, il recourt à une machiavélique manigance pour inciter Martin à plaider sa cause auprès de sa sœur.

À une moustache de chat près, il déballe toutes ses plaintes.

Il regrette vivement ses pâtées d'antan, bœuf-gibier ou lapin-canard mijotés en sauce, émincés en gelée saumon-carrelet ou lapin-agneau, sans oublier celles plus exotiques en gelée dinde-poulet à la tomate. Son nouveau régime alimentaire lui fait une bile de taureau. Sa vision décline à vue d'œil.

Il ne reconnaît même plus ses amies, dresse son poil par peur de l'inconnue. Ce début de cécité l'angoisse chaque jour davantage.

Sa maîtresse, quoique très épicurienne, connaît peu la nature du plaisir animal. À la découverte de ses passions débridées pour les chattes de gouttière de son quartier, elle lui impose, sans la moindre hésitation, l'humiliante incision de ses tuniques vaginales. Lucrèce refuse d'être ainsi traité comme un odieux prince des ténèbres, il se prépare désormais à la grève des câlins.

Il n'acceptera plus d'être le sujet obligé de sa ronron-thérapie, ne boira plus les paroles de sa sempiternelle comptine infanticide du petit patapon, finis, les jeux ridicules avec ses souris aux queues interminables, avec ses cannes à pêche sonorisées, avec ses plumeaux multicolores, ses araignées élastiques, ses peluches droguées à la cataire et tant d'autres babioles ahurissantes.

Martin comprend que Lucrèce n'est plus disposé à laisser *la tyrannie régner sur un mètre carré* de son territoire, il lui promet de plaider au plus vite sa cause auprès de Tati. Il le quitte après une dernière caresse de compassion, une de trop pour ce gros matou qui lui feule aussitôt des remarques désobligeantes sur ses postillons et sa vineuse haleine de Perdrix.

Face à ces camouflets, Martin choisit *l'esquive aphoristique* :

– Pourquoi a-t-il donc oublié son parapluie ?

Après un interminable grommèlement d'injures, il engage, non sans peine, la clef dans le cylindre de sa porte.

Aucune présence de Marianne. Luther, depuis l'apparition de Brutus, s'est blotti dans les ailes de Morphée. Il caresse ses rêves avec Nazo un jeune perroquet croisé jadis à Monrovia. Son sommeil profondément chimérique ignore la démarche trébuchante de Martin.

Les mouches, dans leurs cages, tricotent leurs pattes de plus belle. Devant la fenêtre, une cactée exhibe les derniers instants de son unique fleur phallique. Repu d'une telle splendeur, il déshabille sa tête sous l'oreiller.

L'œil de Perdrix est dans le lit et regarde Martin.

Les paroles de Sonia tournent en rond dans sa tête, il s'en veut de l'avoir si peu convaincue. À la première heure, il téléphonera à Gil pour solliciter son aide, interroger sa boîte à concepts.

À la faveur de la nuit, les bredouillis de Marianne accaparent le duvet vers six heures du matin.

Martin se réveilla tôt pour préparer l'incontournable petit déjeuner détox de sa chère CDI. Entre deux interpellations sonores du grille-pain *volant*, Marianne lui relate précipitamment toutes les péripéties de sa charmante soirée.

Simone change de parfum. Elle craque pour des essences plus baudelairiennes aux fragrances plus riches et ténébreuses. Un parfum habillé de bergamote et de castoréum, une odeur à la quête d'un nouveau langage signifiant commun aux femmes et aux déesses...

(Clap.)

Simone lui propose un film documentaire sur la vie amoureuse des castors de la Bièvre, une découverte de leurs jeux nuptiaux aquatiques et des initiatives répétées des femelles...

(Clap.)

Pose minceur, Simone excelle à la cuisine, bisque de carottes au gingembre et à la menthe, crevettes sautées au gingembre et au lait de coco, fondant au chocolat noir et... et... gingembre confit.

(Clap.)

Pour l'*after* Simone enclenche sa dernière vidéo X au titre évocateur, *Le troisième sexe* – pour financer leurs études, Olga, Bianca et Sylvie séduisent la principale du lycée.

(Clap.)

Simone et Marianne échangent leur pétard, Marianne s'endort jusqu'à l'aube sur la moquette de Simone.

– Et le détournement du duvet ? interroge Martin.

La conséquence d'un rêve dément. Marianne perd, sur le périphérique, le contrôle de son *American Truck* – zigzague – percute un traversin gesticulant au milieu de la chaussée, est appréhendée par une horde de petits uniformes bleus qui lui imposent une tournante sur un duvet en plume d'oie...

Il est grand temps que Marianne rejoigne la réalité de la Caisse des dépôts et consignations !

Peu après son départ, un coup de téléphone en pleurs annonce un événement tragique survenu dans le quartier des Batignolles.

Gil épuisé vient de respirer la liberté du haut de sa fenêtre.

Une fenêtre grande ouverte sur le vide.

Martin, livide, trimballe sa détresse dans les recoins de sa demeure, dans les vers de Verlaine :

– « Il pleure dans mon cœur ... tu sais, quand il le faut, répandre quelques larmes, quelques larmes d'amour pour ceux qui ne sont plus. »

Sa torpeur dirige sa main vers le tableau noir :

« Je hais le vide ! »

Ses jambes défaillantes traînent son corps défait jusqu'au lit. Il se recroqueville, la tête sur les genoux, les paupières achevées par les larmes.

Simone informe rapidement Marianne de ce geste fatal. Quand celle-ci pénètre dans la chambre, elle découvre Martin dans la même posture, dans le même engourdissement mental – sa chemise étanche sa peine. Elle saisit dans l'armoire un de ses mouchoirs les plus soyeux, s'assied à ses côtés, pose sa joue contre la sienne.

Ils restent ainsi figés joue contre joue jusqu'au lendemain.

Luther, face à tant de détresse, vient régulièrement blottir sa tête entre leurs cous. Martin demeure ainsi paralysé pendant plusieurs jours, refusant les yeux. Pour seule nourriture, il accepte les quelques petites noix du Brésil déposées – tout doux – par Luther, entre ses lèvres.

Marianne décide de prendre un congé RTT pour l'entourer de ses soins, lui redonner goût à la soupe de potimarron et à sa noble tâche planétaire tout juste ébauchée.

Après une semaine d'*anecdotes philosophiques*, son esprit réanimé articule avec insistance un prénom. Il doit absolument rendre visite à Svoboda ! Marianne devine alors que sa thérapie n'aura plus d'impact.

L'atelier de Svoboda se situe au fond de l'impasse Ronsin, au premier étage d'une antique imprimerie-librairie. Dans les espaces libérés par les presses à bras, quelques blocs de roches plutoniques attendent, impatients, leurs premiers coups de burin.

Sous les éclats d'un granit rose, Svoboda dompte le présent.

Sur les pupitres, sur les marbres de pierre, les objets du décor conversent avec elle : pêle-mêle, pics pointes gradines – esquisses de nus à la sanguine – manuels scolaires, codices déchirés, blanchets, frisquettes – l'incunable de Johannes – polkas, bouchardes, ciseaux à grain d'orge – une étude du cheval de Léonard – papiers de chiffon, papiers mouillés, pots d'encre de gélatine, pains de glaise rouge – croquis de la statue pragoise du Maharal – mirettes, mirebauches, potences – sur son piédouche, un buste humecté de Nègre Paul – papillons, minarettes – une ébauche d'Isis au jardin cairote de la liberté – œils de porcelaine, œils de bois, œils métalliques, dans les cassetins les caractères sont mobiles...

Svoboda ne prête guère attention aux intrigues qui pimentent la vie et les mœurs de son impasse. Solitaire, elle explore, telle une esclave, l'essence cosmique de la matière. Pour ne pas quêter sa nourriture, elle pose nue, face au Louvre, devant les étudiants des Beaux-arts. Elle leur confie, pétrifiée, la beauté exhalée de son corps.

Ses journées se parent des colliers d'ambre de sa Bohème natale, ses rêves enjambent chaque nuit les murs de son ancienne planète rouge.

« *Tancuj... tancuj... vycrucaj... vycrucaj...* »

« Danse... danse... tourne... tourne... » lui souffle sa chanson morave.

Le grincement de la porte est couvert par les coups inflexibles du burin. Martin se glisse derrière son dos, pose ses mains sur ses yeux, l'outil glisse de sa main, sa bouche émet un cri :

– Mart !

Lui seul peut lui prendre ainsi la vue pendant la taille, sa tête s'abandonne à la renverse sur son épaule.

Il aime l'odeur de ses suées, sa chevelure de foin poussiéreux, son corps nu échauffé sous la blouse. Sa main caresse son ventre, elle respire intensément.

Il partage avec elle sa quête de sérénité intérieure.

Un rituel muet dépose son costume de vie sur le lit pour une pose de son choix. Svoboda saisit bloc, crayons, fusains et d'une main frénétique écrase la mine pour son tronc, élague ses bras, enracine ses jambes, ombre la courbe de ses reins, capture son épaule. Avec l'abandon total de son modèle, le duel créateur atteint son paroxysme. Pour rompre avec lui, elle s'avance vers le lit, laisse glisser son dessin et sa blouse au sol.

Elle étire son corps de liane sur cette statue agrippée à l'iris de ses yeux. Sa végétation envahit doucement son membre griotte, un élégant marbre dressé, aussitôt imbibé de ses eaux.

Le voyeurisme des rondes-bosses autour d'elle l'indiffère, elle ignore leurs sarcasmes.

Son esprit espiègle vagabonde dans les *tiroirs secrets de l'enfer*⁹. Par leurs veines, leurs fêlures, leurs usures, elle discerne, au toucher, tous les pénis mutilés de la Rome antique.

Ses lèvres s'attardent à celui de son amant.

9. Enfer du Vatican, zone sécurisée de la Bibliothèque apostolique vaticane.

Face à l'impasse de l'enfant Jésus, Mart s'engage sur les pas de la Belle Dame Dulac le cœur gonflé de liberté, gai comme un bruant chingolo épris de sa Terre de Feu.

Dans la rue Bourdelle, ses jambes de « *mogéon* » gambadent encore dans leur nouvelle prairie. Au mont Parnasse, il baise allégrement les mains de ses muses, rue d'Assas, sa voix de ténor couvre celle du sergent Dubois, depuis la place Honnorat il salue avec générosité tous les tuberculeux de la Terre !

Au Luxembourg une envie de bousculer les pigeons et les chaises l'incite à franchir l'entrée du parc. Près du bassin un enfant souffle le boutre de ses rêves.

Mart, fasciné, s'offre une croisière sur la première chaise libre.

À sa droite, une touffe de chrysanthèmes maille à l'envers, à sa gauche, un jeune numérique e-book. Il détire ses jambes jusqu'à la pointe de ses pieds, gicle un instant ses deux quinquets dans une vague bleue du ciel, corsète son cou, bascule ses persiennes pour une lente traversée.

« Mets ton habit scaphandrier », descends dans le cœur de Svoboda, que vois-tu ?

Des goélands, du corail, des fleurs en lutte, Anna reine de la flèche, Anacaona fleur d'or pendue, Solitude la mulâtresse, Billie au fruit étrange, Louise la pétroleuse, Rosa résistante du siège, Marie l'impudente aux trois urnes et Jeanne la petite prostituée¹⁰.

Jeanne exhume la légende de Novgorode et le soleil est une mauvaise plaie . Elle pressent la venue du grand Christ blanc. On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas mais aussi des rats d'hôtel. À Bichkek, une balle infirme traverse de part en part une bouche révoltée, dans l'Hunan deux autres perforent les nuques des condamnés. Mart sent monter dans ses artères l'injection létale, il sursaute sur sa chaise de fer, les balles sifflent dans son dos, les corps des communards s'écroulent derrière lui les uns contre les autres !

10. « La prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France », poème de Blaise Cendrars, 1887-1961.

Mart entrebâille sa persienne droite.
Une poussette techno XXL traverse sa vision cauchemardesque.

Sa persienne gauche soulevée, il aperçoit, à ses pieds, sur une jeune fleur de pissenlit, une abeille qui butine pour la prochaine fête du miel.

Cette abeille laborieuse vient secouer sa conscience. Quelle que soit la flexibilité qu'il accorde à son horaire de travail, Mart doit impérativement minorer son temps de sieste espagnole et d'apiculture, s'astreindre à un toyotisme intellectuel de qualité, cogiter à flux tendu, trouver dare-dare les modes de financement du RMMI !

Il demandera conseil auprès des meilleurs économistes. Encore faut-il savoir où *chasser* la tête ? Son budget transport ne lui permet pas de visiter les salons de thé internationaux où les plus éminents experts de la servitude décident, en catimini, des enjeux de la planète.

Il se remémore les paroles prémonitoires d'Alberta...

Durant ses trente glorieuses, elle ne cessa de lui répéter l'importance « qu'il mangeât, qu'il mangeât » toutes les nourritures terrestres. Ce serait bon pour son monde adolescent en mutation. Dès la croissance finie, il deviendrait alors un grand, un grand homme nouveau, plus beau.

C'est bien un spécialiste de la croissance qu'il faut d'urgence consulter, Mart décide de téléphoner à Nico l'économiste le plus *hétérodoxe* des Carpates. Pour une ligne directe, il songe d'emblée au téléphone de Dédé cet illustre chevalier des Arts et des Lettres du quartier latin. Afin de solliciter ses faveurs, il continue son *dreaming* sur le Boul'mich jusqu'à la croisée du boulevard Saint-Germain. Une nuée de bisets envahit le trottoir,

Dédé vient de jeter ses habituelles poignées de blé et apostrophe les passants. Son combiné rouge à la main, il s'apprête à contacter la plus importante place financière de New York !

Dédé crie dans le haut-parleur du combiné :

– Allô ! *Deal Street* !... « La dette ça suffa comme ci ! »¹¹

La foule complice :

– Rendez-nous notre blé ! Rendez-nous notre blé !

Les bisets piaillant :

– Donnez-nous votre blé ! Donnez-nous votre blé !

Dédé harangue la foule :

– Allô ! *Deal Street* !... « Les valeurs morales ne sont plus cotées en bourse ! »¹²

La foule lève le poing :

– *Mad Of* notre blé ! *Mad Of* notre blé ! *Mad Of* tu nous as volés !

Dédé vocifère dans sa barbe :

– Allô ! Allô ! *Deal Street* !... « Le régime est pourri ça se voit à ses fruits ! »¹³

La foule en furie :

– À bas vos paradis fiscaux ! À bas vos paradis fiscaux !

Dédé :

– « À bas le caca, à bas le pipi, à bas les tatas, à bas le capitalisme ! »¹⁴

Les bisets satisfaits :

– Petits ! Petits ! Prenez-en de la graine !

Quand Dédé interrompt la communication, Mart manifeste, par quelques signes de connivence, son intention d'utiliser sa ligne dès que la foule se sera dispersée.

La communication avec Bucarest est *capitalement* dé cousue,

Mart appuyé sur le porte-bagage du vélo de Dédé :

– Allô Nico !... Martin... RMMI... *Yes... I beg your pardon...* planétiser ?... *You said...* planétiser les hydrocarbures !... *Naam...* Toutes les ressources du sous-sol... *Ja... Also !... Fantastic !... Stopper ?... Le... cours du blé... Une World Bank du blé !... To tax ?... Ken... Taxer... les transactions financières... Da... Toutes ?... Shi... Un salaire*

11-12-13-14 Déclamation d'André Dupont, dit Aguigui Mouna, 1911-1999, amuseur public de Paris.

maximum *my God! I can't believe you!* un revenu, un capital *limited... and* une CMM, couverture maladie mondiale...
Incredible! Incroyable!

Après une grande gorgée d'eau-de-vie, Mart prend congé de Dédé, la tête imbibée des paroles époustouflantes de Nico.
Un nouveau Babeuf vient secouer les esprits!

« *La Terre n'est à personne, les fruits sont à tout le monde.* »

Mart ne croit plus son oreille ; le commun des mortels à l'abri du besoin dès sa venue au monde, qu'importe si son premier cri souffle la vie dans un bidonville de Rio, de Delhi ou de Katutura. Essoucher la misère, Dédé serait ravi...

Nationalisation, pardon !... planétarisation des ressources du sous-sol, chaque terrien deviendrait, de sa naissance à son trépas, usufruitier du 6.793 milliardième de la richesse globale – son capital ressource individuel – un CRI du cœur durablement géré par la salvatrice GM.

Le financement du RMMI et de la CMM est assuré, bravo Nico !

Mart s'arrête à la fontaine publique pour une lampée d'eau universelle. Dès la première goulée, il se remémore les voyages d'Alberta, les récits brodés de ses explorations sur l'île de Tamoé... sur l'île des esclaves...

Il saisit à l'instant son présage d'un grand homme nouveau – aux mains solidaires rejetant l'indigence – libre de *manger* toutes les nourritures terrestres, libre pour la création de l'esprit, l'apprentissage des belles lettres.

Mart, citoyen d'un autre monde, sa carte mondiale d'identité en poche, salue, en chantonnant, les deux candélabres du métro Saint-Michel :

– « ... Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau... »

Au second tour de clef, aucune voix perchée, aucun bruissement d'aile ne se réjouit de sa venue, Mart flaire un grand chambardement. Sur le tableau noir, écrit en gros caractères :

« JE VAIS VIVRE avec Simone »

Sur la table de la cuisine une brève lettre explicative :

« Mon doux rêveur épris de ta Liberté, je me suis follement amourachée de Simone et désire, dès maintenant, assouvir pleinement mon saphisme émergent, goûter à d'autres ébats. Je te quitte vierge de nos tourbillons de plaisirs, un dernier baiser sur ton front, ton ex-amazone, Marianne.

P.-S. : J'ai encore quelques fringues à récupérer, je passerai les prendre demain et déposerai les clefs dans la boîte aux lettres. »

Mart, déconfit par ce départ précipité, prend la pose du penseur de Rodin sur le premier tabouret disposé à sa méditation. Son regard essoré sur le carrelage glisse sur ses lignes de fuite, se hisse jusqu'à la faïence de la plonge, s'éternise à la hauteur des cages à mouches.

Espoirs de survie anéantis, elles gisent toutes, pattes en l'air... l'air irrespirable de l'oubli, du dernier soubresaut, de la dernière minute gigotée, de la dernière frayeur avant le grand départ.

– Nom d'un chien ! Où est donc Luther ?

C'est dans la chambre, sur l'oreiller de Marianne, qu'il découvre son corps ailé sur le côté, les yeux clos, le bec entrouvert, les doigts crispés à la taie. Sur son oreiller Luther a abondamment cagué, événement exceptionnel qui détonne de son habituelle propreté.

Deux grosses larmes déboulent sur les joues de Mart :

– Mon Lulu...

Mart ouvre sa chemise, le dépose délicatement sur sa poitrine.

– Ô temps ! Ne suspends point son vol.

Des heures durant, il guette le moindre battement d'aile. Toute la nuit Mart brinquebale entre l'effigie de Marianne et

le corps stressé de Lu.

Comment a-t-il pu lire la lettre de Marianne, lui qui ne parle que l'anglais vernaculaire libérien ?

Marianne a-t-elle trop mangé de poulets aux hormones boliviens ?

Lu endure-t-il encore sa séparation précipitée d'avec Nazo ?

Mart culpabilise, son nouvel emploi l'accapare entièrement, il est peu disponible pour son entourage et de plus sa fidélité ne rivalise pas avec celle exemplaire de l'émeu. Il admet ses négligences envers Lu, son insouciance quant à son apprentissage de la langue française.

À la pointe du jour, Lu lorgne Martin du coin de l'œil et lui déclare d'une voix nasillarde :

– Un silence, voilà qui est suffisant pour expliquer un cœur.

Mart reste bouche bée, son ami déclame présentement la langue de Molière !

À son grand étonnement, Lu lui confie son goût pour les grands auteurs, lui explique les débuts périlleux de son instruction, sa première longue marche vers l'école avec les enfants de son village.

À l'abri des regards, caché dans le bâti de leur classe, il boit les paroles du maître, visualise ses écritures crayeuses, découvre la langue de Shakespeare.

Son séjour contraint en France lui donne une nouvelle opportunité linguistique. Avec opiniâtreté, il déchiffre, jour après jour, tous les caractères du tableau noir de la cuisine, se captive pour chaque livre ouvert, épie le courrier, prête attention aux conversations, aux altercations, aux exclamations. Il découvre ainsi, secrètement, la puissance des mots, la vérité de la langue, l'essence innée du langage.

Sa grande désolation, son impossibilité d'adhérer à la coterie des dictionnaires, ces gros volumes inaccessibles, entassés au rayon le plus élevé de la bibliothèque. Trésors de tous les mots, mots nouveaux, mots perdus, *mots à sauver*, plaisir des mots, Lu meurt d'impatience de les dévorer les uns après les autres.

Mart, ébahi, lui promet de les déposer rapidement à *portée de bec* auprès de sa feuille d'arbre, de l'emmener régulièrement consulter les quatre livres ouverts de la très *grande bibliothèque*, de l'initier à surfer dans les archives numériques dès qu'il taquinera la souris, de l'élire premier *perroquet libéré* de la ville de Paris.

Lu lui raconte comment il a été cruellement capturé dans son nid familial de Foya par Jo, un *chien méchant* possédé par la guerre qui embrasa toute la zone du Bec du Perroquet.

Il l'enchaîne sur son épaule et arbore les plus belles plumes de sa queue dans son bandeau de baroudeur. Jo, un général fantoche de tous les trafics, dénommé Cul-Nu par sa horde fidèle d'enfants-soldats.

Cul-Nu lui vole son enfance, lui montre les pires atrocités, l'entraîne dans ses paradis artificiels, ses viols collectifs, ses fratricides, l'oblige à boire le sang chaud, à picorer le cœur de ses victimes...

Mart, les yeux enfermés.

« Repu
D'un cœur à vif
Dévoré au combat
L'enfant s'endort
Dans les bras incestueux
De ses sœurs d'armes,
Ses paupières droguées
S'affaissent
Sur le jour de ses crimes,
Ses rêves munitions
Poursuivent
La renaissance
De son âme. »

C'est après un combat effréné, sans fin, qu'il croise le destin de Nazo, un *candide* calotte rouge. Nazo arpentait hystériquement le corps de son maître éventré au champ de bataille des *damnés de la Terre*. Ses cris écorchés s'agrippèrent, ce jour-là, à ceux de Lu pour l'éternité.

Lu, la gorge serrée.

Un soir de coke au *Sugar club* de Monrovia – après une âpre transaction avec Mario pour l'achat d'une nouvelle prostituée d'à peine quinze ans – Jo mise son esclave volatile dans une chaude partie de strip-poker.

Lu se retrouve sur l'épaule d'une exquise casque bleu ghanéenne de la MINUL qui tente d'arrondir ses fins de mois. Elle aussi tombe rapidement l'uniforme pour séduire un angélique blanc humanitaire fêtant son départ pour Roissy.

C'est ainsi que Lu fit un atterrissage forcé dans les mains d'Abdou.

Lu supplie Mart de ne plus jamais le quitter, il ne supporterait pas de devenir un SAF¹⁵, de mauvais grigris l'inciteraient un jour à franchir la prochaine porte entrouverte, à se jeter dans la gueule de Lucrèce !

15. Sans affectif fixe.

Après de tels traumatismes, Mart juge nécessaire la création d'une cellule individuelle de crise avec prise en charge immédiate. Il lui promet de l'emmener dans tous ses déplacements extérieurs.

Dans les lieux peu fréquentés, il évoluera librement sur ses épaules ou sur son couvre-chef ; dans les lieux tumultueux, la poche intérieure gauche de sa veste lui sera expressément aménagée avec une échancrure pour protéger et cacher sa queue.

Sa vision sera préservée à sa convenance, s'il soulève le rabat – d'un coup de bec, il deviendra son *troisième œil*.

La poche droite, Mart la réservera à sa nouvelle acquisition, un téléphone tactile pour alerter les services d'urgence en cas de défaillance de son ami. Pour ne pas détruire ses inestimables neurones il maintiendra scrupuleusement son mobile *en brousse*.

Quant à sa grande poche de poitrine, il l'affectera à d'éventuels coups de fatigue.

Une veste prête à porter pour visiter tous les plus charmants atours de Paname, pour flâner fleur au bec sur la place Lépine, pour séduire peut-être, dans sa cage, un hypothétique poicephalus originaire de Foya.

Lu est déjà tout ragaillardi, avec grand'soif et volonté de revigorer ses ailes par des allers-retours du lit à sa feuille d'arbre.

Mart lui propose une folie, louer un appartement plus petit, mais plus coûteux, au cœur de la capitale. Lu est de suite ravi par l'idée de devenir un authentique citadin, un vrai *paysan* de Paris.

Dans un premier temps, Mart sollicitera la chambre de bonne d'Edouar, l'espace s'avère peu idéal pour planer mais le velux est sauveur. Lu pourra s'ébattre sur les toits, secouer les antennes, narguer les bisets, s'imprégner de la magie grise du zinc.

De retour sur son épaule Lu confesse tout de même quelque appréhension à fréquenter les quartiers de l'Élysée, sa peur bleue de rencontrer les *extraterrestres jaunes* du président de la Kalmoukie...

Diantre ! comment donc Lu peut-il connaître un tel secret d'État ?

Lu reconnaît qu'en son absence, il est parvenu à maîtriser les diaboliques machines audiovisuelles pour écouter France Culte, zapper avec la télécommande, fulminer devant les informations du journal Afric, s'exciter devant les vidéos des *tout-nus*, s'émerveiller des animaux du monde, dormir comme un loir pendant les séquences de chasse, pêche et traditions. Il adore Homer.

Son seul souci, pouvoir, un jour, assouvir les avances de la souris informatique !

Mart reste dubitatif. Il contactera au plus vite Fred, sa *cervelle d'or*, grand spécialiste de l'intelligence artificielle.

Après une patiente observation des cous des cygnes lémaniques, il a mis au point, avec son équipe, une commande à distance pour écran d'ordinateur. Avec les seuls mouvements de son bec, Lu deviendra un véritable cybernauta libre de toute souris asservissante, dévoreuse d'énergie.

Il pourra désormais, fouiner dans les bibliothèques internationales, redécouvrir son Libéria, apprendre le langage des cygnes, connaître les nouvelles découvertes de la Mare aux Songes, créer sa page *Parrotbook*, *twitter* allégrement avec les membres du WPT¹⁶, devenir le *Moïse* des animaux sauvages avec un blog inédit l'*Animal Star Line*, et pourquoi pas un jour écrire ses commentaires dans la revue *Terra Réva*.

Lu est au ciel, complètement rétabli, sur ses pattes.

16. *World Parrot Trust*, organisation mondiale pour la protection des perroquets.

Après une nuit calme, réparatrice, Mart, Lu en poche, se rend au palais Brongniart. Depuis l'institution récente de la GM, le palais est devenu le centre du partage des ressources mondiales pour le continent européen. Chaque continent dispose dès lors d'un lieu sésame où tout un chacun peut tirer parti de son CRI.

Pour sa première balade, Lu partage son temps à soulever le rabat de sa poche protectrice, à le fermer précipitamment dès la vue d'une patrouille en uniforme. Les séquelles de sa vie avec les enfants-soldats sont encore bien présentes.

Mart lui propose une première visite, la bibliothèque Richelieu. Lu, à la découverte de sa salle ovale, échafaude déjà une volée sous la verrière, un voyage d'un œil-de-bœuf à l'autre, de Thèbes à Babylone, de Carthage à Byzance, de Jérusalem à...

Après un passage contemplatif et ému sous les métamorphoses d'Ovide de la galerie Mazarine, Mart regagne la rue pour poser Lu sur son épaule. Il s'engage dans le passage Colbert, flâne dans la galerie Vivienne pour permettre à son compagnon de délivrer ses ailes et d'admirer les dernières créations chics de la *haute couture recyclée*.

Il l'entraîne dans le passage des Petits-Pères puis sur l'élégante place des Victoires où Lu honore, d'une belle fiente, la tête d'un cavalier romain nommé Louis XIV.

Mart rappelle son ami pour le sermonner, il se comporte comme ces bisets crotteux non respectueux des monuments de Paris et qui roucoulent tranquillement dans leurs abris contraceptifs.

Cette comparaison entache l'honneur de Lu – depuis longtemps il a renoncé à l'idée d'être un jour géniteur –, il rétorque avec humour :

– Alors maintenant je vole où ? Dans la Banque de France, sans doute !

Mart, un sourire narquois aux lèvres :

– Tu veux voler des milliards d'euros alors que la GM va émettre sa nouvelle monnaie unique, le Gomo, dans une semaine ! Que diable irais-tu faire dans cette galère ?

À la vue de deux *pervenches* à l'angle de la Croix des Petits Champs, Lu insiste, malgré les paroles rassurantes de son ami, pour réintégrer sa poche gauche. Mart lui affirme qu'elles ne portent pas d'arme, qu'elles ont la douceur des amendes... et que s'il continue à se comporter comme une *précieuse ridicule* il le fera engager à la Comédie-Française toute proche !

Lu referme aussitôt le rabat de sa cachette.

Pour se faire pardonner de ce manque manifeste de tact, Mart invite son tendre ami à découvrir le jardin remarquable du Palais Royal :

– Lu... mon Lu... mon chouhou...

Lu boude un tantinet, secoue le tissu...

– Lu... tu... vas... pouvoir... voler !

(Claquements intérieurs de bec.)

– Lu nous... en-trons... dans... la... cour... d'hon-neur !

D'un coup d'œil furtif Mart voit poindre le bout d'un bec.

– Les... co-lon-nes... de... Da-ni-el¹⁷ !

Ces mots magiques propulsent le volatile hors de sa cache et, avec frénésie, il prend son envol d'une colonne à l'autre.

17. Daniel Buren, peintre et sculpteur français.

Mart marche dans les allées avec un bonheur non dissimulé en observant Lu évoluer dans les marquises des tilleuls, humer à son passage les massifs fleuris, frôler du bout des ailes les jets d'eau du grand bassin.

Après quelques conseils de prudence prodigués à son oiseau, Mart s'accorde un moment de repos sur un banc.

De retour d'un vol de reconnaissance, Lu, tout affolé, lui tient à peu près ce langage :

– J'ai entrevu sur un Charmeur de serpents¹⁸, trois bisets, points gênés, perchés !

Mart, d'une brève remarque, lui fait savoir qu'une délation n'est jamais acte de bravoure. À l'avenir, un peu plus de solidarité avec sa famille tétrapode serait tout à son honneur.

– J'ai dû livrer combat, car les trois se sont rués sur moi ! Dans ce haut fait d'armes, regarde, cette blessure m'alarme...

Lu encore tout pantelant déploie son aile meurtrie...

Drelin, drelin, drelin ! Mart *auscultarum*, une blessure en vérité de rien du tout, digne d'un gros-bec, d'une convalescence méritée dans sa poche de fatigue.

Mart saisit ce moment d'émotion pour un petit somme.

Dans l'allée des soupirs, les belles pierreuses aguichent le chaland, au café des aveugles, Héra se pend, en musique, au cou d'un bras nu.

« *Dans la cour de mai, la charrette attend, attend les suppliciés.* »

Derrière les bosquets libertins du jardin, Friedrich se soulage d'un demi-écu pour les charmes d'un demi-castor¹⁹.

18. *Le Charmeur de serpents*, sculpture d'Adolphe Martial Thabard.

19. Prostituées racolant dans les allées du jardin du Palais-Royal au début du XIX^e siècle.

Au café de Foy, les joues fraisées d'Olympe séduisent Nègre Paul :

« Une feuille d'arbre dans votre turban, Paul voulez-vous le vert, couleur de l'espérance ? »

Aux tables les mouches²⁰ royales se font discrètes.

(Crisse la roue du charretier.)

Avec une partie de brelan, Cornélis flambe sa fortune, se loge une balle dans la tête – partie d'échec – coup de feu. Capitaine Sostène rejoint son club – parties militaires. Dans le café de Chartres, au bout de sa fourchette, une morue à l'ail entre en bouche avec Sonia – partie littéraire.

(Crissent les roues des suppliciés.)

Au Corrazza, Marianne et Simone sirotent du bout des lèvres l'exotisme d'une glace à la mangue – parties de dames – le lait coule dans les baignoires théâtrales.

Klikebois tire, âme en peine, la bière des vivants.

À la terrasse du Caveau, Géraldine déguste un élixir de cacao, écumeux, corsé au gingembre.

(Crisse la voix du charretier.)

Devant les fenêtres du prince, les têtes sur leurs piques s'agitent, la tête de Lucrece, de Brutus, de Baba, des trois bisets, ciel ! de Nazo ! Enfer et damnation ! La tête de Lu !

Un rayon de soleil brûle la mèche, coup de canon ! Midi pétant !

Mart terrifié ouvre ses yeux à la verdure. Sa main fouille sa poche gauche, vide. Il se remémore la fatigue de Lu, ressent sa présence sur son cœur, apaisé. De son pantalon, il extirpe un sachet de noix du Brésil. Le bruit du papier froissé l'éveille, ses griffes remontent sa poitrine jusqu'à son épaule perchoir pour pique-niquer. Mart décapité par ses hallucinations n'a plus de tête pour manger la moindre noix.

Il se réjouit de l'appétit de son compagnon et garde ses rêveries secrètes.

20. Indicateurs de la police royale.

Mart remonte Notre-Dame des Victoires jusqu'à la Bourse. Une population bigarrée envahit la place, une file d'attente accapare déjà les marches du palais, l'attente sera longue. Dans un brouhaha indescriptible, le *Vieux Continent* donne de la voix avec ses *étranges étrangers*, ses petits vendeurs à la sauvette qui proposent leurs habituels lots de pacotilles, mais aussi cigarettes, contrefaçons et dernières nourritures périmées volées aux poubelles de Paris. Sur les cartons installés contre les grilles, chacun peut miser ses derniers euros au bonneteau – odeurs de merguez grillées, de kebab, de beignets chauds. Dans une ambiance festive une *Jolie Môme* cracheuse de feu capte l'attention d'une foule exaltée, enchantée de célébrer l'événement.

Lu, face à autant d'agitation, opte pour la tactique du repli et ne laisse paraître qu'un petit bec aux aguets.

Mart décide de rejoindre la file d'attente. Les interpellations avec la foule fusent de toute part :

- Et avec quelle monnaie ils vont nous le payer, leur CRI ?!
- Avec la monnaie du Vatican, mécréant !!
- Que nenni ! N'avez-vous point ouï dire du Gomo ?
- Ah oui ! Du Groupement des ouailles et des moutons !!

Les quolibets jaillissent aux quatre coins de la place quand les militants de la GM font entendre leurs voix :

- Avec la GM plus de famine ! Avec la GM, tu imagines !
- Avec la GM plus de sans-papiers ! Avec la GM, une seule carte d'identité !
- Tous ensemble ! Tous ! Tous ensemble ! Tous !

Mart reconnaît, au bout de la queue, Mouloud qui, avec son futur CRI, espère faciliter le règlement de ses prochaines factures de gaz algérien...

Dans son repli, Lu donne de la voix :

- Avec la GM plus de perroquet kidnappé ! Avec la GM une faune sauvage préservée !
- Tous les perroquets ! Tous ! Tous ensemble ! Tous !

Dans la populace :

- Après la monnaie unique, la pensée unique !!
- Sociétés anonymes à la corbeille ! Sociétés anonymes à la lanterne !!

Et soudain :

– Regardez, regardez Dany, Dany le Vert ! Dany avec nous !
Dany avec nous !

Sur les plus hautes marches, Dany, au mégaphone, exhorte l'assemblée :

– La GM vient de mettre en ligne les formulaires d'inscription ! Ne détruisez pas la forêt amazonienne ! Sans papier inscrivez-vous sur la toile ! Ne détruisez pas le poumon de notre planète !... La...

Pour marquer leur approbation avec Dany, un grand nombre de personnes sortent de la colonne, seuls les déshérités de la fracture numérique sont contraints à faire de patience vertu. Mart décide de leur emboîter le pas, il fera son inscription, conscience en paix, devant son écran. Lu est bien aise de se séparer de cette foule un peu trop turbulente à son goût.

À son départ de la place, il croise Edouar les bras chargés d'une pile d'imprimés extirpés à la GM. Des documents administratifs confidentiels absolument indispensables pour sa nouvelle thèse relative à la complexité des macrogouvernances en période de crise financière systémique...
Mart lui parle surtout de la crise du logement et d'une chambre de bonne au centre de toutes ses convoitises. Edouar lui signifie qu'elle est libre. Il occupe depuis peu, place Clichy, l'appartement d'une ancienne amie péripatéticienne, une amie qu'il avait sauvée incognito de la tonte pendant les *fêtes* de la libération de Paris.

Il peut intervenir auprès de son ex-logeuse, mais doute que celle-ci accepte de louer à un homme de couleur avec « au surplus » un perroquet. Il lui suggère une sous-location, l'entrée par la montée de service lui permettra d'occuper les lieux sans en avertir sa bailleuse, avec une poignée de main, le bail est signé !

Dès le début de la rue Montmartre, Lu commence à marmonner, à bougonner, à ronchonner, à pester :

– Au surplus... au surplus... est-ce que j'ai une gueule de surplus ? Le surplus est de toutes les couleurs Madame, il vous faudra les accepter toutes !

– Inutile de tempêter, tu n'éradiqueras pas – ne t'en déplaise la xénophobie de certains bailleurs parisiens.

Pour le remercier de sa compassion pour son ami nègre, Mart désire lui offrir un petit cadeau de son choix. Après un long moment de réflexion, le bec malicieux dissimulé sous l'aile, les yeux au ciel – sachant Mart toujours fauché mais avec un grand cœur de plume – Lu accepte :

– À une seule condition, te combler moi aussi d'un présent dès que je trouverai du travail.

Mart curieux :

– Quel est ton désir ?

Lu timidement :

– Une... brosse... à dents.

Mart pouffé de rire – laisse son ami penaud.

– Mais que veux-tu donc faire avec une brosse à dents ?

Lu lui explique que depuis son arrivée en Europe la nourriture occidentale laisse beaucoup trop de dépôts à l'intérieur de son bec, son hygiène « beccale » en pâtit fréquemment.

– Bien... et comment envisages-tu de l'utiliser ?

Lu irrité :

– Je te coince le manche dans ta grande bouche de négritude, je me perche dessus et je frotte ma cavité beccale, simple non ?!

– Et si je m'absente ?

– Tu m'as promis de plus me quitter !

– J'ai tout de même droit à un minimum d'intimité !!

– Alors tu m'achètes une brosse pour les enfants que je coincerai avec mes doigts.

– Soit, mais comment comptes-tu trouver du travail ?

– Dès que je saurai manier l'écran avec mon bec !

– Tu n'as pas peur de te faire pigeonner ? Attention aux arnaques pyramidales, au travail au noir !

– J'espère que tu me trouveras un bon syndicat...

– Mais bon sang de bon sang pourquoi désires-tu travailler ?

– Pour un minimum d'autonomie financière, je ne vais pas bénéficier du RMMI, moi !!

Mart ne dit mot, la GM n'a encore rien décrété à ce jour pour la condition des poicephalus exilés.

Pour l'achat de ce petit cadeau, inédit, Mart décide de passer par la voie piétonnière des nouveaux bobos, la rue de Montorgueil – une envie subite de craquer pour un puits d'amour à la pâtisserie Stohrer.

Dès son entrée dans la pharmacie, Lu est stupéfait par la gamme ahurissante de produits de beauté exposés. Il est très intrigué par un sérum restructurant pour ongles abîmés. Sa stupéfaction est encore plus grande quand il se trouve nez à nez avec le présentoir d'hygiène dentaire.

Le présentoir :

– Monsieur désire ?

Lu :

– Une brosse pour mon hygiène beccale.

Le présentoir :

– Manuelle ou électrique ?

Lu :

– Ben plutôt griffes.

Le présentoir :

– Nous avons un modèle très prisé en ce moment, très ergonomique, bimatière, antidérapant, transparent et avec appui pouce... Ah ! j'oubliais, pour gaucher ou droitier ?

Lu :

– Gaucher.

Mart rit du bout des dents.

– Mais peut-être Monsieur serait intéressé par un modèle plus ludique, à musique, avec thermomètre ou clef USB intégrée, phosphorescent ou thermosensible pour agrémenter les couleurs de son quotidien.

Lu chuchote à son âne :

– Et mes plumes, elles sont pas colorées, mes plumes ?

– Si Monsieur voyage beaucoup nous avons un produit très adapté, pocket, pliable, une brosse à trois surfaces idéale pour ne pas perdre de temps dans la brousse...

Lu excédé :

– Et ses mambas peut-être...

– Si Monsieur est tendance, il sera séduit par les manches écolos, en bois, à gum rechargeable ou photoélectrique et avec des articulations souples réglables dans la tête ou entre la tête et le manche.

Lu réfléchit sur l'impact de la destruction de la forêt amazonienne.

– Mais où ai-je la tête ! Nous avons oublié de définir la tête, le plus important, plutôt petite pour zone difficile ou plutôt grosse, dure, agressive pour zone à risque ? Tête interchangeable ? Tête rectangulaire ou tête plate ?

Lu grommelle :

– Je crois qu'une nouvelle révolution va lui couper la tête...

– Mais bien sûr l'essentiel, le primordial, le notable c'est le poil. Poils, de sanglier ou en soie naturelle extra-souple, en matière synthétique souple et flexible, en nylon mi-souple, poils interdentaires aux pointes affilées, arrondies, satinées, poils ultrafins sur deux niveaux, implantés sur quatre rangs, coupés en dôme, en touffes, en monotouffe biseautée, en profil bombé, en V inversé.

Lu commence à s'inverser le duvet.

Le présentoir :

– Et l'électrique, vous avez pensé à l'électrique ?

Martin a déjà mis en garde Lu d'un nouveau Fukushima.

– Tous nos articles sont à basse consommation, à faible taxe pigouviennne. Nos brosses sont rechargeables ou à piles, à trois vitesses avec têtes compatibles et codes couleur, autoadaptables avec coupelle de polissage, à oscillations rotatives ou oscillo-rotatives-pulsatoires. Nous avons aussi d'excellentes brosses soniques de bon rapport qualité-prix, pour des mouvements de grande amplitude, des brosses à puces intelligentes avec leur minuteur intégré ou alors vous optez pour une autre possibilité, pourquoi pas, le jet dentaire...

Lu courroucé :

– Et les enfants, vous avez pensé aux enfants ?

– Nous les chérissons avec une gamme très personnalisée.

Nos brosses sont accompagnées chaque jour par les animaux préférés de vos vénérés bambins, ils sont tous là guillerets

sur ce rayon, cochons vibreurs, baleines à jet, chats moustachus, poissons nettoyeurs, grenouilles gratte-langues, singes détartreurs, dauphins polisseurs, chenilles dévoreuses de bactéries, zèbres antitaches, sans oublier les petites fourmis anticrevasses.

Lu saisit une chenille dans son bec et entraîne Mart vers la caisse.

Après ces boniments zélés, primés, sans nul doute, par de multiples gratifications, Mart invite Lu à se ventiler le duvet au dernier présentoir de la tour Eiffel.

Lu, tout chaviré par ce premier contact avec la civilisation consumériste, n'est pas d'humeur à jouer au touriste. Il réclame sa poche et demande à rentrer à la maison, à regagner sa feuille d'arbre.

Tout au long du trajet, il se livre à d'interminables et brouillons soliloques.

L'achat de sa première brosse beccale ne lui suscite pas la plus petite manifestation de satisfaction.

Dessous son rabat, son regard frôle les murs, racle les caniveaux. Mart pressent une rechute.

C'est sur le quai d'Étienne Marcel, en attendant la prochaine rame, que Lu vide sa poche.

Il craint de ne pas pouvoir s'adapter à ce nouveau monde marchand, si séducteur, si insidieux, où le libre-service s'acharnerait à le plumer quotidiennement. Une peur panique d'être kidnappé par *les choses*, tous ces objets inanimés exhibés sans vergogne sous les néons des devantures Terre.

Malgré l'enthousiasme débordant de Mart pour un village planétaire plus bucolique, Lu doute qu'une gouvernance mondiale puisse un jour prochain, réprimer la frénésie de ce grand *deal* organisé.

Quant à ses camarades poicephalus, Lu se persuade qu'un *bec de fer* plaiderait bien mieux leur cause au pays natal. Dans sa grande dépression, son univers caresse, jour après jour, des idées de plus en plus noires.

Des cris écorchés hantent à nouveau ses nuits et l'invitent à
l'éternel retour.

Son bec farfouille déjà le nid familial, convie les enfants de
son village. Ses ailes renaissent à nouveau de sa forêt vierge,
de ses arbres morts, de leurs racines.

– J’ai mal à ma Terre ! s’écrie Alberta en brandissant vivement le manche de son balai.

Avec colère, elle grimpe sur une chaise pour faire fuir le nouveau corbeau malotru qui picore sa pénultième cerise rouge.

Avec hésitation, son pied recherche sur la table la place du dernier invité, sa pantoufle molle glisse sur la toile cirée, sa tête se fracasse d’un coup sec contre l’angle à vif de ses jeunes années.

C’est par une soirée d’hiver boréal que Géraldine découvre, au pied de sa table, son corps recroquevillé et froid.
Ses yeux écarquillés scrutent, pour l’éternité, le trou noir géant de la voie lactée.

Quelques jours après le départ galactique d’Alberta, Mart décide de présenter Svoboda à son ami. Pour créer la surprise, il est convenu que Lu garde cachette sous son rabat jusqu’au moment jugé le plus propice à la rencontre.

Avec deux brins de lilas dans sa poche de cœur et un compère impatient dans sa poche gauche, Mart pousse doucement la porte de l’atelier,
« le grincement est couvert par les coups inflexibles du burin.
Mart se glisse derrière son dos, pose ses mains sur ses yeux,
l’outil glisse de sa main, sa bouche émet un cri :

– Mart !

Lui seul peut lui prendre ainsi la vue pendant la taille, sa tête s’abandonne à la renverse sur son épaule.
Il aime, l’odeur de ses suées, sa chevelure de foin poussiéreux, son corps nu échauffé sous la blouse. »

Il glisse sa main sur son ventre, un ventre qui le stupéfie par sa nouvelle rondeur, son volume sculptural, sa peau de satin, ses petites ascendances cachottières répétées, sans aucun doute Svoboda attend un petit.

Mart :

– Oyez bonnes gens une merveille ! Svoboda est enceinte !

À cet instant, Lu s'échappe de sa poche et *volette* dans l'espace des amants.

D'un granit à l'autre il chante à pleine gorge :

– Liberté est enceinte !

Freedom is pregnant !

Liberté est enceinte !

Par une douce matinée de printemps, Martin dépose son ami sur l'épaule d'une charmante hôtesse de l'air en partance pour Monrovia. Luther, déterminé, rentre au pays.

Références bibliographiques

- Blanc (O.), *Marie-Olympe de Gouges, Une humaniste à la fin du XVIII^e siècle*, Éditions René Viénet
- Cervantes (M.), *La Petite Gitane*, Gallimard (Folio)
- Dash (M.), Ynchboat (A.G.H.), *La tulipomania, l'histoire d'une fleur qui valait plus cher qu'un Rembrandt*, Lattès
- Duras (M.), *Écrire*, Gallimard
- Enjolet (C.), *Plaidoyer pour l'adoption affective*, Pocket
- Lavarène (C.), *Un visa pour l'enfer, Une femme combat les marchands de sexe*, Fayard
- Lever (M.), *Anthologie érotique, Le XVIII^e siècle, T.1, Maurice Lever*, Robert Laffont
- Littell (R.), *L'hirondelle avant l'orage*, Éditions Baker Street
- Michel (L.), *Légendes canaques*, Éditions Cartouche
- Morin (E.), *Introduction à la pensée complexe*, Le Seuil (« Points »)
- Perec (G.), *Les choses*, 10/18
- Schwarz-Bart (A.), *La mulâtresse Solitude*, Le Seuil (« Points »)
- Serbin (S.), *Reines d'Afrique et héroïnes de la diaspora noire*, Éditions Sépia
- Simard (E.), *Rosa Parks : la femme qui a changé l'Amérique*, Oskar éditions (« Oskar poche »)
- Smith (L.), *Strange Fruit*, Phébus
- Staquet (A.), *L'Utopie ou les fictions subversives*, Éditions du Grand Midi
- Zabrana (Y.), *Toute une vie*, Éditions Allia